mémoire plurielle

Les Cahiers d'Afrique du Nord

En hommage à Jacques Augarde, ce cap Carbon, près de Bougie, la ville qu'il a tant aimée.

N° 49 - octobre 2006. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Sommaire

Éditorial
Au revoir, cher président 3
Jeanine de la Hogue

Les nouveaux barbares 6
Louis Bertrand

Une couvée de sauvageons 9
Albert Guénard

Naïf et terriblement roué 10
Robert Randau

Sa Medina 11
Marie-Claire Micouleau-Sicault

L'abîme des profondeurs 15
Annie Krieger-Kriniky

Des hommes dans la ville 18
Jacques Augarde

Bref rappel d'une longue vie 22
Petite biographie de Jacques Augarde

Petite histoire du cirque
à travers l'Afrique du Nord 23
Michèle Barbier

Le lion et la sangsue 32
Jeanine de la Hogue

Des conférences, tout un art 35
Jean Pomier

La réforme de l'orthographe, vue par Cagayous 40
Musette

Repères bibliographiques 42
Jeanine de la Hogue

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 49
Éditée par Mémoire d'Afrique du Nord, 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél.-Fax : 01 45 42 78 75.
www.memoireafriquedunord.net
Directeur de la publication : Jeanine de la Hogue,
Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.
Trésorier : Yves Richardot.
Réalisation : Coriat
Impression : Promoprint
ISNN : 1 284-43 221

© Mémoire d'Afrique du Nord

Abonnement à ***Mémoire plurielle***, 20 €
Le numéro : 7 €
Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord :
Membre actif à partir de 6 €
Membre bienfaiteur : à partir de 15 €
Membre donateur : à partir de 30 €

Au revoir, cher président

Jeanine de la Hogue

Pas tout à fait un siècle, mais il s'en est fallu de peu, c'est ce qu'a vécu notre ami et président Jacques Augarde.

Et nous avions fini par croire qu'il était immortel…

J'ai écouté, j'ai entendu, j'ai apprécié tout ce qui s'est écrit et dit sur lui. Mais je voudrais évoquer ici l'aventure unique que nous avons vécue ensemble.

Car ce fut une véritable aventure, que beaucoup ont critiquée, et que certains même ont cherché à nous faire abandonner.

Il y a un peu plus de dix ans, certaines circonstances, à la vérité assez douloureuses, nous ont amenés à prendre des décisions importantes. Nous nous sommes alors tournés vers Jacques Augarde.

Nous voulions savoir s'il était utile de créer une association presque uniquement axée sur la mémoire et, en particulier, sur celle des hommes et des femmes qui s'étaient illustrés ou avaient eu un rôle lors de la présence française en Afrique du Nord.

Il n'était pas question d'ignorer ou de nier l'importance des associations existantes mais, au contraire, d'instaurer avec elles des relations profitables pour les uns et les autres. Nous souhaitions développer une entreprise originale et ouverte à tous les concours.

La réaction de Jacques Augarde fut à la mesure de son amitié, de son intelligence et de son dynamisme. Anne-Marie Briat, Jacques Augarde et moi-même, nous nous sommes mis au travail et nous avons bâti les premières structures de Mémoire d'Afrique du Nord.

Il nous a paru, alors, indispensable de doter notre association d'une revue, confirmant et mettant en œuvre les buts que nous voulions atteindre. Ce fut *Mémoire Plurielle*. Jacques Augarde avait accepté de prendre la présidence de notre association et son rôle était loin d'être seulement de représentation. Il s'est investi complètement en mettant les ressources de son esprit et de son cœur, au service de cette cause qui épousait si bien ce qu'il avait toujours fait. Durant toutes ces années, nous avons travaillé en parfaite communion d'idées et nous avons toujours trouvé en lui un appui et une amitié sans faille.

Quand il a souhaité se décharger du poste de président, il ne s'est pas, pour autant, éloigné de nous. Il est resté associé à chaque activité, chaque préparation de la revue. Aucun sujet ne lui était indifférent, il avait une opinion, une référence pour chaque thème que nous abordions. Nos conversations, pour la plupart téléphoniques (Paris est une trop grande ville pour des réunions fréquentes), étaient faites d'échange de vue, de projets et de discussions amicales.

Mémoire Plurielle restait une de ses préoccupations. La revue que nous publions aujourd'hui aurait particulièrement retenu son attention car il avait toujours été frappé par la diversité de nos concitoyens, ces Pieds-Noirs dont il s'est tant occupé après l'indépendance des trois pays. Je lui ai connu, en particulier, deux pôles d'attraction, le Maroc et Bougie. Il s'était particulièrement réjoui d'un numéro spécial que nous avons consacré au Maroc. Il avait beaucoup aimé sa ville de Bougie et c'est pourquoi, pour lui rendre hommage, nous avons pensé évoquer cette ville si chère à son cœur. Il avait publié, dans notre anthologie, *Ces jours que nous avons tissés*, un beau texte sur les hommes de Bougie et c'est ce texte que nous vous offrons ici.

Son intelligence, son esprit, son érudition, et, pour nous, sa parfaite disponibilité, resteront toujours un exemple et continueront à nous inspirer au cours de nos futurs numéros. Et, comme nous le disions à celle qui a partagé sa vie, ses joies et ses douleurs : « À peine est-il parti, que déjà il nous manque ».

Nous lui dédions ce numéro et nous pensons qu'il l'aurait apprécié. Voici ce que nous avons imaginé, voulant évoquer ces peuples si divers d'Outre-Méditerranée.

Certains ouvrages, publiés il y a déjà de nombreuses années, se sont attachés à décrire ces hommes, ces femmes que l'on appellera plus tard des Pieds-Noirs (personne, du reste, n'a encore pu donner l'origine de cette appellation).

Il nous est apparu intéressant d'extraire de ces ouvrages quelques phrases qui peuvent donner matière à réflexion.

Paul Achard, dans la préface de son *Salaouetches* a écrit une merveilleuse déclaration d'amour à son pays : « nous avons eu une jeunesse unique, à une époque unique, dans un pays unique ». Il a été l'un des meilleurs conteurs d'enfances algériennes de son époque.

Quant à Paul Margueritte, très marqué par son Laghouat natal, il écrivait : « J'appartiens à cette race mal définie et cependant caractérisée, d'enfants nés de la conquête sur le sol africain, élevés dans une serre ardente, et mêlant à des langueurs de créole, les brusques réveils du tempérament héréditaire ». Son père était le général Margueritte dont l'histoire personnelle est très mêlée à celle de l'Algérie. Paul, lui, a écrit, entre autres, *Les Pas sur le sable* en 1906 et *Histoire d'un petit garçon* dans la *Revue de Paris* en janvier 1895.

Rose Celli dans *l'Envers du Tapis* (1935), s'est plu à comprendre l'évolution du parler algérien : « Autour du petit Français d'Algérie, l'arabe, le kabyle, le maltais, l'espagnol, l'italien, le corse, mêlent leurs accents et leurs vocables sonores. La rue, le port, le marché, l'école même… sont autant de champs de bataille où le pur langage de France subit d'étranges défaites »…

Nous publions aussi, dans ce numéro de rentrée, quelques textes qui évoquent cette spécificité des populations européennes de l'Afrique du Nord.

A l'académie des Sciences d'Outre-mer, Jacques Augarde entouré de Jeanine de la Hogue et d'Yves Richardot.

Louis Bertrand fut le premier à s'y intéresser et à faire de ces hommes des héros de romans. Il influença toute une lignée d'écrivains en leur faisant découvrir l'intérêt de leurs vies et qu'il pourrait être intéressant d'en faire un sujet littéraire.

Ce fut le cas de Robert Randau, le père de l'algérianisme, d'Albert Guénard, son contemporain. Nous publions ici des extraits de ces deux écrivains.

Près de nous, Marie-Claire Micouleau et Annie Krieger, nos fidèles collaboratrices, évoquent pour nous leur enfance, la première au Maroc, la seconde en Tunisie.

Jacques Augarde est aussi présent comme écrivain dans cette revue. Il nous avait donné pour notre anthologie *Ces jours que nous avons tissés*, un excellent article sur Bougie et quelques-uns des hommes qui y avaient vécu.

Enfin, nous abordons deux thèmes, très liés à la vie d'Afrique du Nord, le cirque que nous raconte une spécialiste, Michèle Barbier, et les conférenciers en visite à Alger et « croqués » spirituellement par Jean Pomier. Nous finirons, pour sourire, par quelques considérations de Cagayous sur l'orthographe.

Nous espérons vous avoir divertis avec ces quelques évocations. Après vous avoir souhaité bonne lecture, nous vous rappelons le projet que nous vous avons soumis, celui de rassembler des souvenirs de vos villes, villages et régions. ■

Les nouveaux Barbares

Louis Bertrand

Né en Lorraine, il découvrit l'Algérie lorsqu'il fut nommé professeur au lycée d'Alger. Ce fut un choc pour lui, comme une respiration. Ce fut tout d'abord l'Afrique latine et chrétienne qu'il lui sembla voir revivre. Mais, très vite, il fut pris par le spectacle de tout ce peuple si coloré de Bab-el-Oued, par ces hommes qui lui semblaient si libres, en particulier par les rouliers qui partaient vers Ghardaïa. On voit bien vivre ces héros authentiques dans deux œuvres caractéristiques: Le *Sang des races* (1899) dont nous avons extrait quelques lignes et *Pépète le Bien Aimé* (1905). Son œuvre est la première à avoir mis en scène ce peuple en formation dans le creuset du sang des races: « Cette plèbe confuse, faite de toutes les races méditerranéennes, laquelle cherche en ce moment à se définir, à se définir comme peuple homogène ». On peut reprocher à Louis Bertrand d'avoir trop ignoré, dans ses livres, l'élément autochtone, et c'est en effet très dommage. Mais, du point de vue littéraire, il a révélé à la jeune génération d'écrivains une source d'inspiration nouvelle, la joie qu'il pouvait y avoir à chanter les « pays de la plus pure lumière et la vie des hommes qui s'épanouissaient et qui luttaient sur ce sol ».

On bâtissait l'Alger moderne

La fièvre de construction, qui dure encore, commençait à répandre dans les faubourgs tout un peuple bariolé de travailleurs. On édifiait les voûtes du port et le boulevard de l'Impératrice. Les rues d'Isly et de Constantine s'ébauchaient, entraînant, comme deux grands canaux, le flot montant des populations neuves vers les plages et les ravins fleuris de Mustapha. Du côté des carrières de Bab-el-Oued, c'était un mouvement perpétuel de lourdes galères, chargées de matériaux. Les cris des charretiers s'élevaient sans cesse, en inflexions rudes ou longuement modulées, au milieu du claquement des fouets et des poussières aveuglantes, soulevées des ornières de la route par les pieds des bêtes et des hommes.

Ce samedi soir du mois de juin, l'haleine immobile du sirocco embrasait l'air. Le grand eucalyptus qui se dresse à mi-côte au-dessus des carrières ne bougeait pas, et ses feuilles flétries pendaient comme des rameaux brûlés. Il était à peu près sept heures. Une brume étincelante se déployait derrière le promontoire de Matifou, et des flammes rouges s'allongeaient sur les cimes de la Bouzaréa.

Il y avait là « des hommes de toutes les nations » [1], des terrassiers piémontais, les plus bruyants de tous, avec leurs faces roses de Gaulois aux longues moustaches

1. Citation de G. Flaubert: Salammbô.

blondes et leurs yeux bleus. Ils étalaient de grandes bottes et des pantalons de velours aussi larges que des jupes, à côté des cottes de toile bleue des charpentiers marseillais. Par-ci, par-là, éclataient les tailloles multicolores des petits charretiers de la Camargue et de la vallée du Rhône, qui gesticulaient entre les épaules des Piémontais. Une blouse de Montélimar, déteinte par les lessives et dont les broderies noires s'effaçaient sous la poussière, se démenait avec des gestes amplifiés par les plis. Tous se comprenaient, s'excitaient, s'enivraient de leurs propos, que les Piémontais martelaient de rudes accents toniques. Le vin coulait dans les verres, incendiait les visages et dilatait les yeux.

Plus pacifiques, les hommes du Nord se tenaient à l'écart : c'étaient presque tous des Alsaciens immigrants, des Badois de la Forêt-Noire. Quelques-uns, anciens Zouaves ou Chasseurs d'Afrique, se reconnaissaient à l'impériale de leur barbiche. Des maçons auvergnats se mêlaient à eux, avec leurs favoris noirs et leurs casquettes en peau de lapin, qu'ils conser-

« Il y avait là des hommes de toutes les nations. » Aquarelle d'Émile Aubry.

vaient malgré le soleil, par économie. Pour se distinguer, tous affectaient à l'auberge de ne parler que le français, ce qui faisait rire ceux de Marseille. Il y en avait qu'on interpellait des autres tables en singeant leur mauvais allemand.

- Hé ! Schumacher !... Ou'ssque t'a mis ton *schnaps ?*

Et les petits charretiers de la Camargue répétaient sur tous les tons : *schnaps, brod, grumbeeren,* en contrefaisant les inflexions grasses et traînantes des Alsaciens.

Près des Espagnols, il y avait des tables entières de Maltais, de Napolitains, de Mahonnais, tous charretiers ou maçons, très à l'aise et parlant haut comme des gens qui sont chez eux. Les Maltais au teint mat et au visage gras caressaient de grosses moustaches à la Victor-Emmanuel. Plusieurs avaient des anneaux d'or à leurs oreilles. Mais, au fond, les autres les méprisaient à cause de leur sang mélangé et de leur ressemblance avec les Maures et les Juifs. Les Napolitains les écrasaient de leur faconde, tout fiers de leurs chemises de laine rouge ; et le Mahonnais, trapu et colossal, se carrant dans ses épaules, assénait de lourdes ripostes, qui inspiraient le respect.

Au milieu du tumulte, les charbonniers valenciens, qui besognaient dans les ravins du Frais-Vallon, se tenaient graves, presque sinistres, avec leurs visages glabres et enfumés et leurs petites blouses de lustrine noire. Ils assistaient d'un air de parfaite indifférence aux hurlements et aux rires, promenant leur regard tranquille, des Piémontais batailleurs aux Mahonnais brutaux et féroces.

Or tous ces hommes se repassaient des nourritures avec une sorte de fureur qui était belle à voir. Ils rompaient le jeûne des ancêtres, ils disaient adieu à la frugalité et à la misère des pays arides, ils s'épanouissaient à la richesse et à l'abondance venues du Nord. De petites servantes valenciennes circulaient avec d'énormes quartiers de bœuf bouilli sur un lit de pommes de terre. D'autres emportaient des soupières à moitié pleines de potages au safran, où s'échevelaient des pâtes. Une espèce de ruffian d'Alicante en chemise rose et en pantalon de velours collant, se hâtait au milieu des groupes, la serviette sur l'épaule et les bouteilles aux mains. La fumée des cigarettes commençait à noyer la lueur des lampes à pétrole pendues aux solives. Des guitares décrochées des murs perçaient la rumeur des voix ; et, de toute cette foule, montait une large odeur enveloppante, où se fondaient les émanations des lieux où ils vivaient. La senteur des mulets et des fourrages, celle des plâtres neufs et des poussières âpres des bâtisses, la fraîcheur saline des carrières, où filtrent des sources, envahissaient la salle. ■

Une couvée de sauvageons

Albert Guénard

Né et élevé à Bizerte, Albert Guénard a publié en 1921 Heures d'Afrique, un essai dans lequel il célèbre son Afrique maternelle de façon chaleureuse et très vivante. Le sous-titre de son livre est Propos d'un fervent.

Là se berça mon enfance. Je vécus de charmantes heures à l'ombre fraîche des patios, tandis que les rues s'élargissaient dans la torpeur méridienne. Du Maroc à Tunis, nous sommes toute une couvée de sauvageons issus de ses flancs ravagés ; par grappes de récentes générations d'Algériens, fils et petits-fils d'Algériens, nous poussons, sous la brûlure de ses soleils, nous accrochant partout, envahissant la terre, avec des rudesses parfois comme des cactus, comme eux un puissant relief de contour, avec surtout la grande originalité des peuples commençants, sinon le fini des races à l'apogée.

Du Maroc à Tunis, des enfants insouciants…

En nous se résument les trois familles latines : l'Espagne, la France et l'Italie concoururent également à l'œuvre créatrice, et ce pays qui est le nôtre, où vivent nos souvenirs et toutes nos affections, nous imprime son invincible dynamisme, concentre sur nous ses énergies latentes, accumulées, fendant tant de siècles… Il faut avoir vécu enfant, parmi les désolations africaines pour n'en pas souffrir ; il faut, dès les premiers balbutiements, les avoir affrontées ; nourrisson demi-sauvage avoir sucé les rudes mamelles de la terre arabe, s'être avidement gorgé de son lait, l'aigre *leben* des pâtres montagnards. Mais quand, une fois, on a bu de ce breuvage, il en reste toujours une âpre saveur aux lèvres, il tarde d'y regoûter, de s'en abreuver de nouveau, à longues tirées de sein, dans une répugnance de fadeurs étrangères… ■

Naïf et terriblement roué

Robert Randau

Petrus Borel écrivait dans *Alger et son avenir littéraire* (*l'Artiste* 1845) que l'Algérie aurait des écrivains « issus de la fusion de deux génies, du croisement de deux nobles races, du mélange généreux de l'Arabe et du Franc ». Robert Randau en est un bel exemple avec une œuvre profondément enracinée dans le pays. Ses quatre romans, *Les Colons* (1907), *Les Algérianistes* (1911), *Cassard le Berbère* (1920) et *Le Professeur Martin, petit bourgeois d'Alger* (notre extrait) (1935) constituent un tableau très expressif de cette nouvelle race qui se créait.

A Souk Ahras, un échantillon d'enfances.

Il y avait jadis à Alger, dans le quartier des villas, un petit garçon qui savait lire et aimait à écouter. Il était à la fois naïf et terriblement roué. Sa naïveté provenait du bonheur dont il jouissait de n'être point seul. Il vivait en effet avec ses dieux : le grand-père, qui lui décrivait les combats des héros ; la grand-mère, qui le conduisait dans une forêt magique et sans bornes où il triomphait des bêtes sauvages et apprivoisait les monstres… Pendant le jour, il errait, plus alerte qu'un elfe, parmi les délicates splendeurs des végétaux, curieux des insectes dont il observait la vie diligente, dès que le soleil inondait le jardin et échauffait le romarin des bordures… Ce petit Algérien vivait dans un pays singulier, où, récemment encore, on se battait.

On lui enseignait que la guerre était la plus noble forme de l'activité humaine. Ce principe… accroissait à ses yeux le prestige de son grand-père qui, jusqu'à la vieillesse, avait été soldat. Il mentait à l'occasion comme un montagnard berbère. Les collines d'Alger où on le menait à la promenade avaient été, lui disait son aïeul, des repaires de brigands. Il écoutait avec méfiance la houle du vent dans les boisements qui fourraient les longs ravins, au flanc des coteaux de Mustapha. Elle avait des rumeurs de bataille… À telle école, et sous l'influence de ses lectures, le garçonnet devenait un drôle de petit bonhomme assez mal préparé sans doute à vivre un jour dans un milieu civilisé…■

Sa Medina

Marie-Claire Micouleau-Sicault

Née à Rabat où son père était directeur de la Santé Publique, Marie-Claire Micouleau y a fait ses études et nous donne ici une évocation de ce temps béni des études dans une ville qui reste très chère à son cœur.

Ce jour-là, elle avait permanence à partir de dix heures ; le professeur de français, madame Rhodes, était absente, sûrement malade, comme d'habitude. Comme d'habitude aussi quand il faisait chaud, les filles décidèrent de « faire le mur » et d'aller à la plage. Se faufilant devant le bureau vitré de la surveillante générale, elles se retrouvaient en un instant dans la rue de l'Ourcq, écrasée de soleil par ce matin de *chergui*. Les bougainvillées croulaient du haut des façades chaulées et l'éclat de la blancheur se répercutait de villa en villa, tandis qu'elles descendaient l'avenue en direction du front d'oued. Les barcasses inoccupées berçaient leur paresse sur les eaux glauques du Bou-Regreg. Les pêcheurs devaient dormir, affalés dans les herbes de la rive. De l'autre côté du fleuve, dans la brume légère, la médina de Salé se pressait autour de sa mosquée, en ruelles pleines d'ombre. Elles descendaient jusqu'aux remparts andalous pour contourner les Oudaïas et longer le cimetière arabe. Depuis des siècles, l'antique canon usé vert-de-gris surveillait la plage et le port.

Aujourd'hui, elle secouait la tête pour raviver ses souvenirs. Les odeurs surtout revenaient, presque tangibles, âcres et tenaces, cumin et senteurs de brochettes, faux-poivrier et eucalyptus. Encore quarante ans plus tard, elle pouvait poser des noms sur les lieux qu'elle hantait presque à l'aveuglette quand elle était lycéenne.

La rue des Consuls bordée d'échoppes exhalait toujours sa forte odeur de cuirs, tannés depuis peu. Les petits marchands étaient bien toujours les mêmes et leurs étals regorgeaient toujours de babouches brodées, de poufs dégonflés et de plateaux de cuivre. Autrefois, ils alimentaient le fameux Tarazzi, dont le magasin qui lui avait semblé immense, arborait ses vitrines au bas du boulevard Dar El Maghzen. Il vendait tout ce qui pouvait exister de marocain et de maroquin soutaché d'or, de bijoux au délicat filigrane, et de meubles de cèdre incrustés de nacre. Autrefois…

Autrefois, les consuls des pays occidentaux avaient habité là, hautes bâtisses chaulées aux doubles portes cloutées. Les loggias de moucharabieh,

La medina de Rabat, rue des Consuls.

souvenirs de la proche Andalousie, surplombaient la rue.

Au XVIIe siècle, Rabat, qui s'appelait encore Salé-le-Neuf, vivait surtout de piraterie et les consuls bénéficiaient d'un droit de rachat de leurs ressortissants, quand ceux-ci avaient été capturés et mis en vente devant la casbah des Oudaïas, au souk El Ghezel.

Le père d'André Chénier, représentant du roi de France en 1768, avait usé et abusé (?) de ce droit tant et si bien que le sultan se mit en colère et le fit expulser *manu militari*.

Elle obliqua vers la rue Oukassa pour retrouver le mellah juif qu'elles longeaient autrefois pour aller à la plage. À cette époque, le mellah grouillait, ruche où s'agglutinaient dans des ruelles malodorantes, des enfants au visage souillé de morve, au ventre gonflé, aux haillons de crasse. C'était une misère dégoûtante pour la petite fille qu'elle était, et elle se souvenait de n'avoir jamais ressenti de pitié. Elle aurait même voulu les battre, ces petits, d'être si sales et si souffreteux : on parle toujours de la cruauté des enfants et elle savait qu'elle avait été une enfant cruelle parce que sensible, à vif d'être agressée par tant de misère humaine. Le mellah n'existait plus désormais, ses occupants avaient émigré en Israël. Y avaient-ils exporté leur misère ?

Les petits Marocains arabes de la médina n'avaient rien à voir avec leurs congénères juifs. Bien sûr, ils étaient sales, morveux, souvent atteints de rachitisme — le fléau que son père avait tant combattu à la Santé Publique — mais joyeux, les yeux pétillants malgré les mouches qui déambulaient sur leur visage ! Il y avait donc des degrés dans la misère et la malnutrition ?

Elle se dirigea vers l'extrémité de la rue Sidi Fatah, toujours aussi imposante avec ses demeures nobles, ses marabouts et sa mosquée Moulay Mekki — la superbe porte stuquée, arc outrepassé à l'andalouse, entrelacs infinis de cèdre et de stuc coloré, ouvrés par les artistes venus de là-bas au XVe siècle avec Sidi Fatah le saint.

Elle n'avait jamais visité cette mosquée, bien sûr, mais elle passait souvent dans le passage couvert qui en protégeait l'entrée. Voûté, ce couloir était aussi richement sculpté que la porte de la mosquée : les multiples passages couverts, parfois en arcades, sont des particularités de la médina de Rabat. Aucune autre ville arabe ne possède de couloir couvert ainsi maçonné et ainsi décoré de zelliges et de bois peint.

C'est une des raisons qui amenèrent Lyautey à faire protéger ce patrimoine architectural en séparant la ville arabe de la ville européenne et en rejetant les populations rurales à l'extérieur des murailles almohades et andalouses. Créant ainsi les affreux bidonvilles que dévastaient parfois les épidémies. Pouvait-il prévoir, cet amoureux de l'art, que son devoir de préservation des trésors orientaux entraînait avec lui une mauvaise appréhension de la misère et surtout pouvait-il deviner cette attraction des ruraux pour la capitale ?

Au bout de la rue Sidi Fatah, la grande kissaria aux tissus continuait à aligner ses boutiques de voiles brodés d'or et de brocarts. Les élégantes continuaient donc à faire tailler leurs caftans dans ces somptueuses étoffes.

Curieusement, les marchands vendaient aussi — et ils en étaient très fiers — des lainages, des écossais ou des cotonnades à fleurs, contraste comique où les modes occidentales avaient quelque chose de ridicule.

Elle se souvint d'avoir été invitée, petite fille, au mariage de la sœur de sa camarade de jeux, Aïcha Hajoui.

Les femmes de la noce s'étaient emparées d'elle, heureuses d'avoir une invitée française ; elles l'avaient revêtue d'une robe turquoise aux lourdes broderies ; elles lui avaient passé par-dessus, une tunique de voile léger ceinturée de cuir épais d'or et d'argent. Et des babouches à sa taille, incrustées de pierres de couleur ! On lui avait même dessiné des dentelles de henné sur le front. C'était un vrai conte de fées dont elle entendait encore les mélopées rythmées de musique andalouse ; et elle se revoyait dansant comme les femmes au milieu de la noce, en ondulant ses bras.

Au bout de la rue Sidi Fatah et dans la rue Souika, qui lui est perpendiculaire,

c'était une profusion d'étalages, sacs d'épices, cumin, safran et poivres de toutes origines, cageots débordant de fruits couleur du soleil, couffins de doum suspendus au-dessus des têtes, cuivres et cuirs alternant avec des couvertures berbères de grosse laine rêche. Quelques tisserands avaient déserté leur quartier et travaillaient, le petit apprenti croisant et décroisant les fils de laine qui s'étiraient jusqu'au métier. Les coups de marteau des ciseleurs de cuivre se mêlaient au brouhaha de la foule de chalands.

Elle retrouvait le marché français de l'Ousaa, couvert et maçonné à l'occidentale, avec ses noms de négociants à demi effacés, Félix Potin, Baruk le minotier, Hausermann qui alignait autrefois ses petits pots de beurre et de crème.

C'était la seule concession à l'occident à l'intérieur des murailles de la médina.

Elle se réjouissait que la médina de Rabat ne fût pas classée, elle restait indemne, les torrents de touristes qui polluaient Marrakech ou Fez ne l'atteignaient pas.

Sa médina préservée exhalait toujours ses odeurs de tagine, de brochettes et de djellabas en sueur.

Comme autrefois… ■

La Medina de Rabat

L'abîme des profondeurs

Annie Krieger-Kriniky

C'est à Bizerte que se passent les études secondaires d'Annie Krieger. Ses souvenirs scolaires lui ont inspiré ces quelques lignes très évocatrices d'une enfance tunisienne.

Le collège Stephen Pichon devait son nom à un ancien résident général qui représenta la France auprès du gouvernement tunisien de 1901 à 1906 ; il était célèbre pour le sérieux de ses études, la fermeté de sa discipline, tempérée par la bonhomie d'un encadrement quasiment familial. Si le vieux portier abaissait impitoyablement sa herse devant tout retardataire, il vendait aussi à la récréation de délicieux sucres d'orge parfumés à la framboise ou à l'anis et des rubans interminables de réglisse brune et suave.

Le bâtiment moderne datait des années 20 avec de vastes cours ombragées de mûriers qui permettaient de poursuivre des travaux pratiques en nourrissant avec leurs feuilles, des vers à soie transformés en cocons jaunes ou blancs qui empestaient le fond des classes.

Si un professeur de lettres expliquait avec force détails les fastidieuses guerres du Péloponnèse ou faisait décliner *rosa la rose et templum templa*, il faisait jouer à ses élèves de sixième (et en costume !), *La fille bien gardée* de Labiche *ou les J3* qui décrivait pour l'époque des adolescents sulfureux. Pour le 11 novembre, les plus doués récitaient des vers patriotiques de Victor Hugo devant les autorités constituées ou s'effondraient avec talent et en chantant sur la scène du gymnase, figurant des soldats endormis sur la plaine dans *« Le rêve passe »*. Le professeur de dessin exposait des aquarelles et des huiles aux salons de peinture et ses *veduta* du vieux port de Bizerte avaient le charme des canaux vénitiens de Ziem.

Aussi colons du Kef, corailleurs de Tabarka et commerçants de Mateur envoyaient-ils leurs enfants se mêler à ceux des marins, des officiers de terre ou aviateurs, résidant auprès du lac de Ferryville.

Ceux-ci, habitués aux déménagements en cascades, aux changements de garnison en noria, venus de Toulon, de Brest, de Dakar ou de Saïgon, s'émerveillaient dans ce brassage quasi familial, de rencontrer des condisciples qui n'avaient eu d'autre horizon que les plaines à blé, les vagues du golfe, les dunes du désert et ils enviaient même leurs racines, eux sans cesse arrachés et replantés plus loin ; oubliant que les pères et grands-pères de leurs condisciples étaient eux-mêmes venus de Palerme, de Malte, du Maroc ou de Russie.

Le collège était mixte, ce qui était une hardiesse pour l'époque et donnait lieu à des empoignades dans les petites classes :

tresses tirées, cache-cols arrachés, jets d'encre ou de bâtons de craie et à des œillades et des conciliabules interminables – discrètement surveillés – des aînés. Les garçons étaient prêts à donner un coup de main à la séance de gymnastique lorsqu'une fille devait grimper à la corde lisse et la fille laissait parfois traîner sur son pupitre la page de son devoir, ouverte à la solution du problème.

Une jeune femme à la chevelure platinée d'une ondine, taille de guêpe sur ses jupons New Look bouffants, éveilla à la culture de Dante, bien des potaches émerveillés, même s'il fallait passer par la lecture sirupeuse de *Cuore* de De Amicis dont le petit héros dégoulinait de vertu… Les filles épiaient son élégance pour la copier le jour venu, en ânonnant des vers de Silvio Pellico. Ainsi s'ouvrait la voie à des carrières d'italianistes.

Une délégation conduite par le proviseur alla offrir, un jour, un poste officiel à une dame russe qui, grâce à des leçons particulières prodiguées à un cancre notoire, entre des sons de balalaïka et le bouillonnement du samovar, l'avait éveillé au mystère des équations du second degré. Cette fille d'un officier russe blanc de l'armée de Wrangel, échoué à Bizerte, se défendit longtemps, craignant de faire sourire des roulades de son accent slave. Mais sa pédagogie, héritée par atavisme d'un grand-père de l'Académie des sciences de Petrograd, prépara de futurs polytechniciens.

Car le Collège Stephen Pichon avait pour vocation profonde de pratiquer les cures pédagogiques destinées aux cas les plus désespérés et sa réputation, ayant débordé le cadre de Bizerte et de ses environs, s'étendait jusqu'à la capitale. À chaque rentrée d'octobre, les élèves et les professeurs attendaient avec curiosité le ou les moutons noirs que leur enverraient des parents ou des enseignants, découragés par le cancre encroûté, le fauteur de troubles, le paresseux chronique ou le dissipé qu'il fallait arracher aux tentations ludiques de Tunis.

De ce côté-ci du goulet qui séparait les deux rives, il y avait peu de distraction, hormis le ciné-club, les concerts des Jeunesses musicales, le cinéma sous le hangar aménagé qui passait des films américains et peu de surprises-parties. Les jeux de plage se limitaient aux vacances d'été. L'étude et la lecture étaient les bienvenues. Les plus zélés tenaient un registre de leurs performances scolaires, afin de savoir s'ils figuraient dans le peloton de tête et à chaque examen blanc, une fille de colon de Zarzouna, proclamait le maillot jaune de la version latine ou de la rédaction sur les sujets suivants « Carthage au clair de lune », « Les jeux du cirque » ou « Vaut-il mieux avoir pour ami Philinte ou le Misanthrope ? ».

Cette rentrée-là ménagea une surprise : la nouvelle déportée, assignée à résidence chez des correspondants de ses parents, était une adolescente longue et mince. Mais lorsqu'elle écarta de son front sa lourde frange brune, relevant ses cils noirs sur une prunelle d'un gris pâle et brillant, avec une moue souriante, secouant loin de

L'équipe féminine de basket du lycée Stephen Pichon, 1956.

son col blanc une masse de cheveux sombres, il se fit un silence pesant dans la classe de seconde qu'elle redoublait. Aux récréations suivantes, les potaches de toutes générations furent attirés comme les phalènes par la flamme.

Chacun voulait porter son cartable, d'une coupe et d'un cuir inédit, lui réserver la première place au ciné-club ou à la conférence de Maurice Genevoix sur la Sologne dont ils se souciaient comme d'une datte. Chacun se dévouait pour l'aider à décrypter Cicéron ou à tracer des axes de géométrie dans l'espace. Aussi ses progrès furent-ils minces.

Les filles fondèrent une ligue de salut public, critiquant ses jupes dansantes et plissées grises, ses chemisiers blancs sur sa peau brune et ses sandales fines. Jalousie, zizanie, médisances mirent en émoi le collège. Les professeurs s'émurent du trouble. Elle était désinvolte et lointaine, fascinant par un sourire désabusé, prenant un air apitoyé envers les plaisirs limités de ses condisciples bizertins mais trop fine pour les décrier ouvertement, indifférente à l'effort.

La séduction du professeur d'italien était positive, celle de la Mata Hari de la classe de seconde terriblement dissolvante. Devant ce succès, un agrégé de l'Université conclut pour avoir pratiqué les bons Messieurs de Port-Royal, Madame de Sévigné et Bossuet que « le manège du monde l'a emporté sur la solidité des études et des esprits ». Tout Stephen Pichon avouait sa défaite. Lorsqu'elle termina avec succès sa scolarité, ce qui ulcéra, après tant de dilettantisme, ses professeurs, des regrets mitigés l'accompagnèrent jusqu'au bac lorsqu'elle gagna la voiture de ses parents. Ses amoureux les plus chagrinés mesuraient que toute la profondeur du goulet avec ses neuf mètres cinquante était infime à côté de l'abîme qui séparait une fille de la capitale d'un petit Bizertin appliqué. ■

Des hommes dans la ville

Jacques Augarde

Cette ville, c'est Bougie. Jacques Augarde en a été le maire de 1947 à 1962. Il nous donne ici quelques souvenirs de certains hommes qui ont marqué l'histoire de la ville.

J'ai eu, je n'hésite pas à le dire, le privilège exceptionnel de présider aux destinées municipales d'une ville que j'ai aimée, infiniment. Depuis, j'ai appris qu'un homme n'ayant pas les mêmes motivations que moi, avait également ressenti le charme de ce petit port.

Chose curieuse, il s'agissait d'un archiduc d'Autriche, Louis Salvator de Habsbourg qui avait relâché, à bord de son bateau, dans la rade de bougie, à plusieurs occasions, appréciant le charme de la ville et de son environnement.

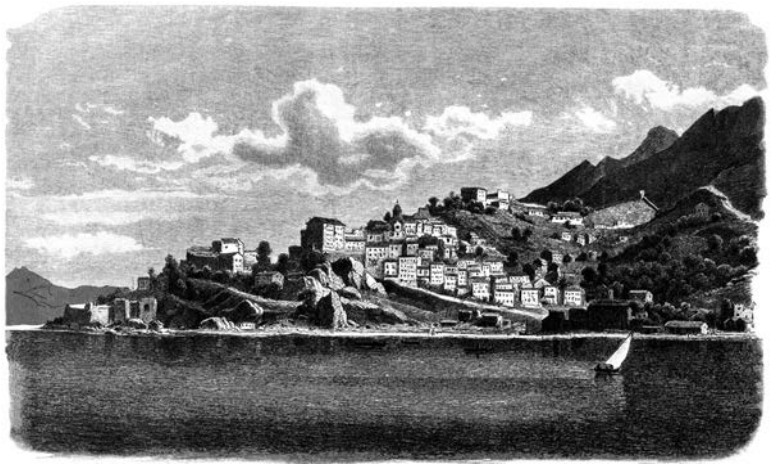
Son mouillage de 1897 se prolongea, en raison d'avaries, dues à la collision de son yacht avec un petit bateau de la société « Frencheschi – Achaque – Schiaffino et Compagnie ». Il profita de ce séjour pour parcourir l'agglomération et ses abords immédiats, son carton à dessins à la main.

Les gravures réalisées, à partir des dessins exécutés sur place, illustrent un ouvrage, au titre flatteur : *Bougie, la Perle de l'Afrique du Nord,* édité à Prague en 1899, et traduit, cent ans plus tard, par notre compatriote Viviane Jambert.

Dans le dernier chapitre, intitulé : la « Mathilde » (du nom de l'embarcation à l'origine du sinistre), il évoque avec humour les conditions de l'abordage et les palabres qui s'ensuivirent.

La vie de cette ville qui avait tant séduit l'archiduc a été très agitée et souvent pleine de « fureur et de bruit ». Aujourd'hui, j'aime à évoquer quelques personnages ou quelques faits qui s'inscrivent à merveille dans cette histoire.

L'autorité politique passait de mains en mains, chaque dépositaire du pouvoir s'efforçant d'assurer une gestion salutaire du patrimoine. En 1314, le Sultan Abou Yahia Zakaria El Lihiani signait, avec plusieurs entités européennes, des traités commerciaux et un pacte avec le roi de Majorque, Sanche d'Aragon. Cette même année, disparaissait Raymond Lulle, dit le « docteur illuminé » ; dans l'ancienne cité donatienne, son éloquence était considérée par les autochtones comme une arme dangereuse dans son activité évangélisatrice. Lors de son ultime voyage à Bougie, l'auteur du *Livre de l'Ami* et de *L'Aimé* provoqua l'ire des Bougiotes, qui le lapidèrent. Pour attendre la mort, il se serait réfugié dans une grotte, en face de l'île des Pisans, ou du Cap Carbon. Il est plus vraisemblable qu'il n'ait pas été en mesure de quitter la ville.



Bougie vue de la mer, gravure d'après un dessin de Louis Salvator de Habsbourg.

L'annonce de son exécution, répandue dans la Communauté chrétienne de la région, souleva une intense émotion. Deux marchands génois venus à l'embouchure de la Soummam pour y conclure des affaires, obtinrent l'autorisation de relever l'agonisant. L'un d'eux l'avait connu en Italie; il s'appelait Étienne Colomb, l'autre Louis de Patorga. La légende dit qu'ils le trouvèrent à un carrefour, étendu sur un tas de pierres, et qu'ils furent menés jusqu'à lui par une colonne de lumière qui « se perdait dans le ciel étoilé ». Les Génois voulaient conduire sa dépouille dans leur port d'attache, mais un vent d'une violence exceptionnelle les dirigea vers Palma. On était le 9 juin 1315. Il venait de rendre son âme, alors que se dessinaient, dans le lointain, les contours de son île natale. Depuis longtemps, les Majorquins clercs et laïcs cherchent à obtenir sa béatification, uniquement reconnue en Catalogne et aux Baléares. D'après certains informateurs, Rome ne se déciderait à prendre une telle décision, que dans la mesure où la preuve de son supplice serait irréfutablement démontrée.

Quelques décennies plus tard, séjourna dans l'ancien évêché, un des plus prestigieux savants du monde musulman, Ibn Khaldoun, né à Tunis en 1332, où il devait décéder en 1382, ayant successivement résidé dans sa cité d'origine, à Fès, à Grenade, à Bougie et, bien entendu, à Biskra et à Tlemcen, encore à Tunis, avant de se rendre au Caire, où il était apprécié comme historien, économiste, philosophe et sociologue.

C'est en 1365 qu'il gagna Bougie à la suite de son ami Abu Abdallah Mohammed, venant de reconquérir son royaume. Son œuvre principale, La *Moukaddima,* est de valeur planétaire.

La casbah de Bougie, gravure d'après un dessin de Louis Salvator de Habsbourg.

Le XIIe siècle fut l'âge d'or de la deuxième capitale des Hammadides : le successeur de Nacer, El Mansour, abandonna la Qalâaa pour s'établir au pied du Gouraya. Des palais furent édifiés, d'une si belle architecture qu'ils servirent de modèle à ceux de Palerme. Des hôtes illustres ne cessaient de séjourner dans une cité, devenue un foyer intellectuel particulièrement attractif, avec ses écoles et ses soixante-douze mosquées. On cite volontiers Ibn Toumert, né en 1078 dans l'anti-Atlas marocain, d'ascendance indiscutablement berbère. Il fonda le mouvement des Almohades.

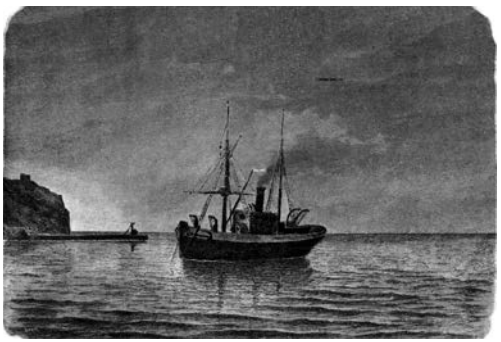
Vers le milieu du XIVe siècle, s'organisèrent à Bougie des bandes de corsaires, qui écumèrent les côtes méridionales de l'Europe et les îles de Méditerranée occidentale. Elles attaquaient aussi les embarcations chrétiennes, et rentraient le plus souvent avec un consistant butin, et un nombre important de prisonniers. La course, très bien organisée, fut à cette époque un élément non négligeable de prospérité.

D'ailleurs, dans ce repaire bien protégé, se maintenait une vieille tradition de piraterie. De nombreux ouvrages le prouvent. Ne retient-on pas qu'en 1212, la Croisade des Enfants, constituée de jeunes garçons et filles, mais aussi de « pastoureaux » se termina, pour certains d'entre eux, par leur mise en esclavage dans les ports d'Alexandrie et Bougie, reconnus pour être « les plus opulents des côtes barbaresques » ?

En 1431, selon Vasari, Filippo Lippi, peintre florentin de grande réputation, se promenant en barque avec des amis, au large d'Ancône, aurait été capturé, amené en esclavage et mis au service du Gouverneur. Si l'on en croit l'historien toscan, il occupait une partie de ses temps libres à dessiner sur les murs blancs des dépendances, des paysages et des portraits. Comme il avait, un jour, reproduit celui du chef dans son costume national, ce dernier, homme de goût averti, lui confia des tâches artistiques. Pour le récompenser, il lui offrit au bout d'un certain temps la liberté, et l'autorisa à rejoindre l'Italie.

L'Archiduc s'intéressa beaucoup à l'expédition de Pedro Navarre, dont l'armée emporta la ville, le jour de l'Épiphanie de 1510. Le 2 novembre 1541, Charles-Quint, ayant réagi à son attaque éprouvante d'Alger, ralliait le port occupé par les siens, où il resta environ deux semaines. En dépit de difficultés, surtout d'ordre maritime, l'Empereur mit à la voile le 16 novembre. Salah Reis, Pacha d'Alger, entreprit de chasser les Espagnols. Il y parvint en 1555; Don Luis Peralda, alors Commandant de la place, dut capituler ne pouvant espérer assistance et manquant de vivres et de munitions. Les Chrétiens devaient avoir la vie sauve et regagner leur pays. Les conventions ne furent pas respectées et Peralda, vaincu, fut autorisé à partir pour l'Espagne avec vingt hommes désignés par lui. Environ six cents personnes restèrent en captivité. D'aucuns pensent qu'ils se mêlèrent peu à peu à la population locale et c'est ainsi que l'on trouvait, à partir de 1897, des familles musulmanes portant des noms, tels que: Major, Longo, Bonatero, etc.

1999 est l'année du centième anniversaire de la parution à Prague de ce rare et étonnant ouvrage de l'archiduc, fruit des impressions et des curiosités d'un Grand parmi les Grands Seigneurs autrichiens, et honorant dignement les beautés de Bougie, de sa rade incomparable sur toute la côte nord de l'Afrique, et de ses proches et magnifiques environnements naturels. ■



Responsable de la collision du yacht, le petit bateau la « Mathilde ».

Bref rappel d'une longue vie

Jacques Augarde est né le 13 avril 1908 à Agen. Il était le fils de Louis Augarde, médecin militaire. Il épouse le 12 juillet 1954 Thérèse Mazet, artiste peintre. Il fait ses études au collège Grand-Lebrun, à Bordeaux. Il est diplômé de l'École libre des Hautes Études Sociales. Sa carrière politique débute en 1946, il est membre de la deuxième Assemblée nationale constituante et membre de l'Assemblée nationale (1946-1951). De 1947 à 1948, il est sous-secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil, chargé des affaires musulmanes. Sénateur de Constantine de 1951 à 1959, il est maire de Bougie en 1947, conseiller général d'Akbou de 1949 à 1960, puis de la circonscription Bougie-Ouest de 1960 à 1962. C'est à cette époque qu'il quitte la mairie de Bougie.

En métropole, il est administrateur de sociétés, membre de la section du développement économique et social des pays autres que la France et de la coopération technique au Conseil économique et social de 1965 à 1967. Il est président de plusieurs associations : de France-Afrique, des anciens députés, de l'Association européenne des anciens parlementaires des pays membres du Conseil de l'Europe. Depuis 1990, il présidait l'amicale du Sénat.

Il écrivait beaucoup, articles et ouvrages : *Jasmin* (étude, 1932), *Yougoslavie* (1933), *Alexandre 1er, le roi chevalier* (1934), *Millières* (1950), *Tabor* (1951), *La migration algérienne* (1970), *La longue route des Tabors* (1983). Il avait d'autres livres en préparation dont une biographie du général d'Amade.

Il était membre de l'Association des Écrivains de Langue Française, de l'Académie du Languedoc, de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, président de la Société des Amis de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, de la Société de Géographie humaine de Paris, du Comité de Liaison des Associations de Rapatriés, de France-Afrique et de Mémoire d'Afrique du Nord, etc.

Parmi ses nombreuses décorations, il était commandeur de la Légion d'honneur et de l'Ordre National du Mérite, il avait la Croix de Guerre 39-45 et la médaille des Évadés.

Il avait reçu en 1936 le prix de l'Académie des Sciences morales et politiques, en 1947 un prix de poésie de l'Académie française, en 1952 le prix Ponchard de l'Académie française.

Mais ce que nous retiendrons de préférence de lui, c'est la manière dont il s'est toujours préoccupé du sort des rapatriés et comment il les a toujours aidés. ■

Petite histoire du cirque à travers l'Afrique du Nord

Michèle Barbier

Le cirque est un élément important de la vie de Michèle Barbier. Elle a été cofondateur de deux cirques (Arena et Messidor) et a participé à de grands événements liés au cirque et a créé ainsi le Gala de la Presse. Elle brosse ici un rapide historique de ce que fut le cirque dans les trois pays d'Afrique du Nord, nous faisant ainsi partager pour un temps, cette vie passionnante des gens du voyage.

La tradition du cirque repose essentiellement sur trois éléments : une belle cavalerie, un numéro aérien et une prestation de clowns. Le plus réputé d'entre eux, Achille Zavatta, est né à Tunis, le 6 mai 1915, descendant indirect d'un aristocrate, le comte vénitien Cristoforo Zavatta, qui avait autrefois été dépossédé de ses terres par les États pontificaux. Il deviendra le plus célèbre clown du monde.

Directeur d'un cirque équestre, Frederico-Demetrio Zavatta, le père d'Achille, entreprend des tournées en dehors de son Italie natale. Il se trouve en Tunisie lorsque sa femme, Emma di Tomerelli, met au monde un beau garçon, sixième enfant du couple.

La guerre sévit alors. Appelé sous les drapeaux, Frederico-Demetrio laisse à Sfax sa famille qui, pour survivre, rejoint les forains, tenant un stand de tir et un jeu de massacre. Puis, en 1918, sur ordre des autorités, il retrouve son chapiteau et anime une tournée de propagande dans toute la Tunisie.

Michèle Barbier.

Le jeune Achille (en réalité surnommé Alfonso) ne parle pas encore le français. Il s'exprime en italien avec sa famille et en arabe avec les enfants qu'il rencontre lors de ses haltes dans les villes et villages. Dès l'âge de six ans, il exécute un numéro fort habile de voltige à cheval, avec son frère Rolph.

Le cirque Bouglione à Casablanca.

Après les hostilités, le cirque Frederico-Demetrio Zavatta reste en Afrique du Nord, parcourant principalement la Tunisie et l'Algérie. Homme exigeant, sujet à des crises de colère restées légendaires, il donne à ses enfants une éducation très dure, leur apprenant ainsi à faire face aux plus grandes difficultés, tant de la vie que de leur métier.

En 1927, la sécheresse et une invasion massive de sauterelles détruisent les récoltes. La population rurale souffre de famine… et le cirque reste désespérément vide. Frederico-Demetrio abandonne son établissement et emmène les siens en métropole, ayant trouvé un engagement au Zoo Circus. Achille apprend alors le français.

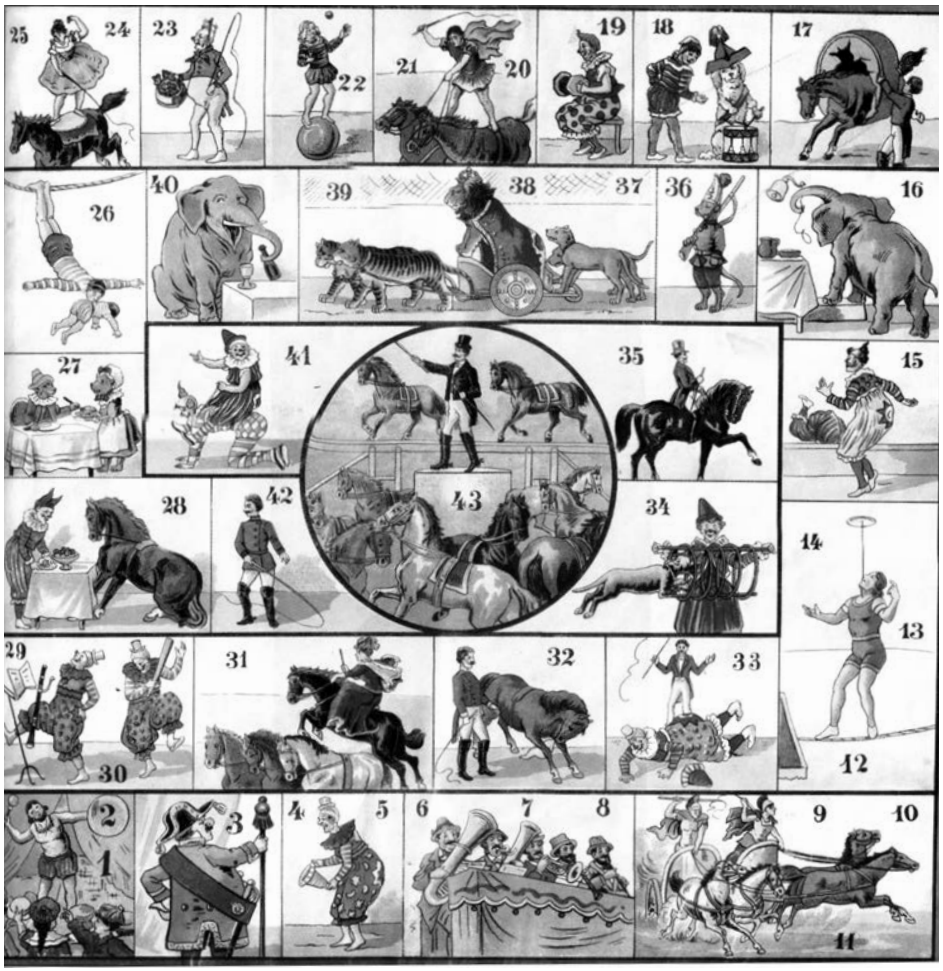
En 1934, la vie difficile d'Achille s'améliore. Ayant remplacé au pied levé un clown, au Cirque Rancy, il est remarqué par Joseph Bouglione, qui l'engage à Paris, au Cirque d'Hiver dont il vient de faire l'acquisition, au grand dam de son rival Mustapha Amar, qui convoitait également cet établissement prestigieux.

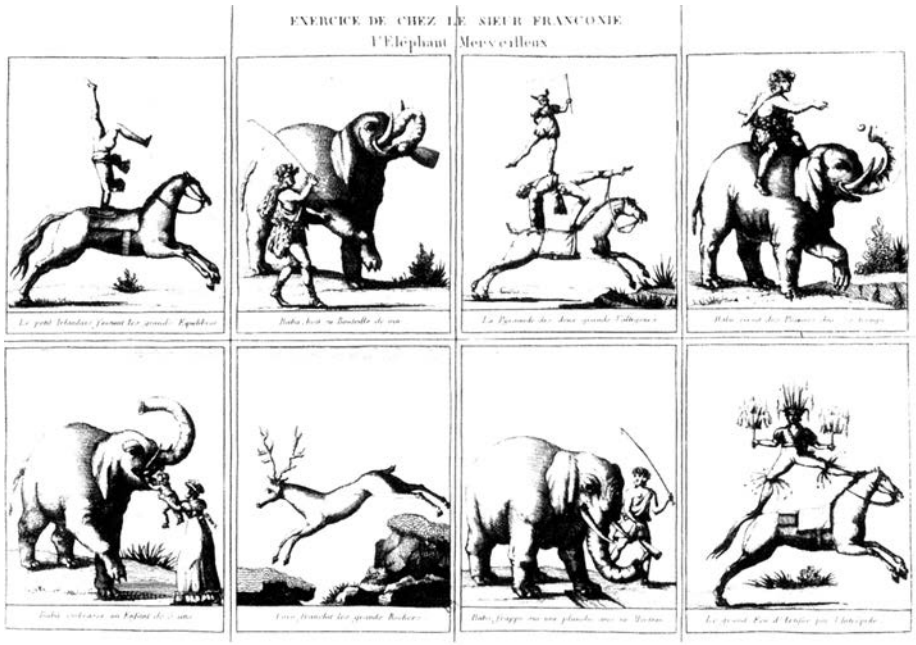
La renommée d'Achille Zavatta ne cesse de croître. Cirque d'Hiver, Medrano, Pinder, tous les grands cirques le sollicitent. Il acquiert une notoriété mondiale grâce à la télévision, au cinéma. Il écrit ses mémoires. En 1966, on lui décerne le Prix Grock. La Monnaie de Paris va même l'honorer d'une médaille à son effigie. En 1978, il finit par créer son propre cirque, le Cirque Achille Zavatta, secondé par sa troisième

épouse, Annick Zavatta, avocate, qui lui donnera un dernier fils : Franck Zavatta.

1992, sa santé s'étant détériorée, il se sépare de son cirque. Et, supportant mal les dialyses qu'on lui impose, il se suicide, d'un coup de carabine, le 16 novembre 1993.

Si l'on demande à un Algérien le nom d'un cirque, il répondra sans hésiter : « AMAR ». Et c'est justice, car cet établissement de renommée internationale a été créé par un berger kabyle, Ahmed ben Amar el-Gaid, à la fin du XIXe siècle. Venu en Métropole avec son spectacle « La Grotte Algérienne », où se déhanchent de lascives Ouled Naïls, il rencontre une jeune fille, Marie Bonnefoux, dont la famille possède une ménagerie. Ils



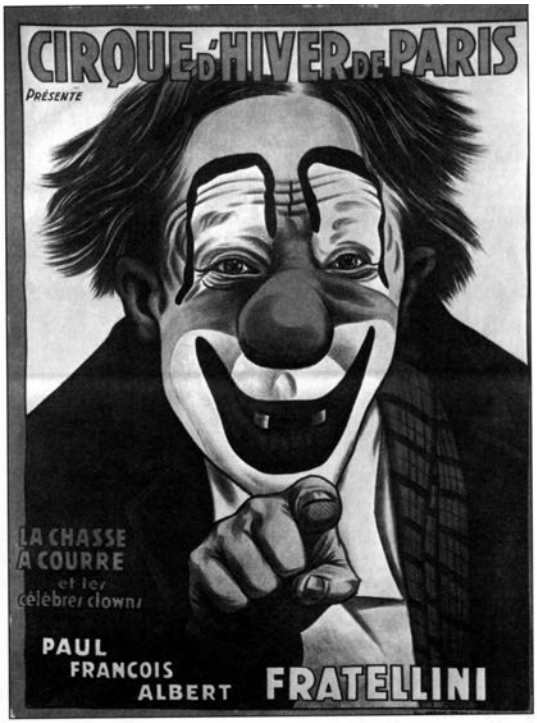


se marient, sont heureux, ont beaucoup d'enfants – douze au total – et se constituent bien vite leur propre collection d'animaux sauvages : pour commencer, deux lions, trois hyènes, quatre singes et un ours. Ahmed ben Amar crée « La Fosse aux Lions », où descendent cinq de ses fils pour affronter les grands félins.

La France, tout comme l'Angleterre, le Portugal, l'Allemagne… tirent fierté de leurs empires et les badauds se pressent autour des pistes, à la recherche du grand frisson. Le succès de ce spectacle ambulant est retentissant.

Ahmed Amar el-Gaid disparaît en 1913, à l'aube de la Première Guerre Mondiale. Les hostilités amènent la famille à renoncer au voyage. Mais, dès 1924, c'est un cirque Amar flambant neuf qui vole de triomphe en triomphe, tant en France qu'en Belgique, Allemagne, Hollande…

1930. Exposition coloniale et centenaire de la colonisation française en Algérie. Les Français découvrent la richesse de leur empire, ses diversités culturelles, la variété de sa faune. L'exotisme est à la mode. Et l'immense chapiteau du Cirque Amar, avec son importante ménagerie, représente dignement l'Algérie, la plus proche et la plus importante de ses provinces d'Outre-Mer. Après son succès, le cirque Amar entreprend des tournées lointaines, en Palestine, Turquie, Grèce, Hongrie, Autriche… et il ne manque pas de revenir en Algérie, en Tunisie et au Maroc, où il reçoit le meilleur des accueils. De



partout, on se presse pour voir la plus belle ménagerie du monde : pas moins de 80 chevaux, 19 éléphants, 15 ours blancs, tigres, lions, hippopotames, rhinocéros, girafes, singes, serpents…

Lorsque la deuxième guerre mondiale éclate, les célèbres quatre frères Amar doivent cependant arrêter leurs tournées. Ils installent aux portes de Paris trois établissements : Ali Amar dirige son Cirque International, Ahmed veille au succès du Nouveau Cirque de Paris, Mustapha et Chérif unissent leurs efforts pour faire fonctionner le Grand Cirque Amar. Une fois rassurés sur le fait que la famille n'a aucune ascendance juive, ce dont ils avaient douté, au point d'arrêter les frères Amar, les Allemands les laissent en paix.

Sitôt la guerre terminée, les quatre frères présentent ensemble, dans un cirque unique, l'une des plus riches collections d'animaux exotiques de l'histoire du cirque. Ils s'empressent de retourner en Afrique du Nord, malgré le mauvais état des routes du djebel et les difficultés de circulation dans les montagnes.

En Algérie, la contestation gronde déjà. Le journal *L'Égalité,* fondé par

Ferhat Abbas, ne manque pas, pour glorifier l'établissement, d'ironiser sur « l'apport des Algériens à la civilisation française ». Lorsque la guerre d'Algérie apparaît, le Cirque Amar visite les grandes villes, les convois se faisant sous escorte militaire. Mais bientôt, la direction préfère renoncer aux tournées algériennes.

D'autres chapiteaux sillonnent les routes marocaines, tunisiennes et algériennes, dont le petit cirque familial Moreno.

Ce dernier, dirigé par Jean-Pierre Moreno, a longtemps circulé en Afrique Noire. Son père s'y produisait régulièrement, dès 1936, principalement dans la région de Dakar. Une tournée de deux ans en Afrique du Nord, de 1952 à la fin 1954, permet aux enfants marocains, tunisiens et algériens, de découvrir avec ravissement les arts de la piste. Diana Moreno, alors âgée de six-sept ans, se souvient de la curiosité qui fait affluer les villageois, enfants et adultes, autour du chapiteau et sur les gradins. Mais elle remarque aussi que son père veille à protéger ses installations par des fils de fer barbelés et que les enfants jettent parfois des pierres sur la toile ou sur les écuries.

Diana se rappelle les grands feux menaçants qui illuminent le ciel nocturne, au tout début des événements, ce qui décide Jean-Pierre Moreno à revenir en France pour protéger sa famille.

Rex Bormann, le mari de Diana Moreno, qui a fondé avec elle le Cirque Diana Moreno, actuellement implanté de façon permanente à Paris, Porte d'Aubervilliers, a circulé en Algérie, durant son service militaire. Après deux mois de commandos, cet ancien forain, qui a abandonné les manèges pour rejoindre la piste du Cirque Fanni, est engagé en tant que jongleur, cascadeur, clown blanc et équilibriste sur un doigt, au Music Hall des armées. Profondément déstabilisé par la guerre, il retrouve son équilibre émotionnel grâce à un engagement au Cirque d'Hiver Bouglione, puis reprend son métier d'artiste. Il rejoint alors le Cirque Amar en Algérie. Selon lui, le président Ben Bella préférerait le Cirque Alexis Robba au cirque Amar pour le titre de Cirque National Algérien. Mais les origines autochtones de la famille Amar, et – peut-être – sa sympathie exprimée en deniers sonnants et trébuchants à l'égard du FLN, ont vite fait de faire peser la balance en faveur de Chérif Amar.

Rex Bormann se rappelle, avec le sourire :

« Chérif Amar utilisait encore les affiches qui s'amoncelaient dans ses réserves, mais sur lesquelles figurait le drapeau français. Ses afficheurs s'ingé-

niaient à découper l'image de ce drapeau, et collaient à la place le drapeau algérien. L'équipe du Cirque Alexis Robba, son concurrent direct, s'amusait alors à détacher cette image des affiches, qui arboraient ainsi un trou curieux… »

Toutes les grandes villes sont visitées : Alger, Oran, Constantine, Philippeville… Les convois sont acheminés par voie ferrée, à l'exception de deux ou trois qui, pour des raisons techniques, ne peuvent qu'emprunter la route. Le succès est tel que les chapiteaux restent assez longtemps dressés sur une place : un mois à Oran, deux mois à Alger, deux semaines à Constantine…

Bormann raconte : « Moi, à cause de mon nom, on me prenait pour un Allemand, je n'avais aucun problème. Les filles portaient des minijupes, se teignaient les cheveux en blond… Il n'existait aucune tension… »

Sur leur chemin, tous ces cirques croisent de petits établissements familiaux, dont le Cirque Zerbini, dirigé par le fougueux Pied-noir Jean-Charles Zerbini, très populaire, le premier à avoir osé une tournée dans le désert, pour apporter du rêve et des exploits, au cœur même des oasis. Ce natif du pays quitte l'Algérie dès 1955, et rejoint les Etats-Unis où il monte une affaire très prospère dans un environnement plus sûr.

Également monté par une famille pied-noir, citons le Cirque Antonio, créé par Fattore Antonio, déjà connu en tant que clown dès 1920. Marié à Maria Schaffer, il ne quitte pas l'Algérie, continuant de travailler, avec sa famille et son lion unique, pendant les événements. Décédé d'une crise cardiaque en 1962, avant l'indépendance de l'Algérie, il est enterré dans le caveau familial de Bône. Sa veuve rentre alors en France et offre le lion de son époux au Prince Rainier III de Monaco, grand ami des Circassiens, qui lancera plus tard le Festival International de Cirque de Monaco, faisant référence dans le monde entier.

Signature de Joseph Bouglione

Après l'indépendance, Mustapha Amar tourne en France avec Le Cirque de France, tandis que Chérif Amar devient en 1964 directeur du Grand Cirque National Algérien. Trois ans plus tard, le Cirque Amar disparaît des routes. L'enseigne est reprise en 1978 par Firmin Bouglione.

Bouglione… Un autre nom prestigieux. Les rivalités entre le Cirque Amar et le Cirque Bouglione restent dans les annales. Entre Mustapha Amar et Joseph Bouglione, une compétition effrénée se manifeste, notamment par des *contrecarres* (un cirque s'installant dans une ville juste avant l'arrivée de son rival qui, en conséquence, recevra

moins de public). Mais on voit souvent les deux rivaux prendre un café ensemble et s'entraider spontanément en cas de difficultés…

En 1951, à son retour d'une grande tournée au Brésil et en Argentine, le Cirque Bouglione débarque en Afrique du Nord. Chérif Amar avait eu beau essayer de décourager Joseph Bouglione : « Moi, je vais en Algérie parce que je m'y sens obligé, en tant qu'Algérien. Mais, l'Afrique du Nord, ce n'est pas terrible ! On n'y gagne rien… »

Mais Monsieur Joseph (ainsi que l'appellent affectueusement tous ceux qui l'ont connu) sait fort bien que ces propos tendent à écarter un rival d'un territoire où, au contraire, les chapiteaux font invariablement le plein. Le grand cirque Bouglione débarque donc à Casablanca, puis se produit triomphalement à Rabat, Fès, Meknès, Marrakech… ville de résidence d'El Glaoui qui tient à saluer personnellement le grand patron des pistes et où la cour achète une représentation privée pour ses femmes.

Le succès est le même en Algérie. Oran, Alger, Constantine, Bougie et de nombreuses autres villes de moyenne et petite dimensions sont visitées. Le chapiteau de quatre mâts, d'une contenance de 3 000 personnes, affiche complet. Les ouvriers spécialisés suivent l'établissement dans tous ses déplacements. Mais, pour monter la toile et les somptueuses écuries, la main d'œuvre locale est sollicitée. Les enfants déferlent aussi des douars pour tenter de gagner une place gratuite, en échange de leur aide. Bon prince, Monsieur Joseph les laisse entrer sans problèmes pour assister à ses spectacles enchanteurs.

Conscients de ne pas bien connaître le Maroc ni l'Algérie, les Bouglione acceptent volontiers les conseils avisés des directeurs de cirque locaux : le Cirque Antonio, le Cirque Zerbini, autant de chapiteaux familiaux, dirigés par des Pieds-noirs, qui sont accueillis chaleureusement par Monsieur Joseph, son frère Firmin, et par ses enfants, dont Sampion, le maître des éléphants, et Émilien, qui émerveille le public du monde entier dans son numéro demeuré célèbre de *La Poste* (un numéro qui demande une grande dextérité et qui consiste à se tenir en équilibre sur deux chevaux, un pied sur chacun d'entre eux, et de rattraper les autres chevaux qui se faufilent sous ses jambes)…

Au cirque Gruss, quelques personnages de la parade finale. Dessin de Paul Garrigue.

Le Cirque Bouglione ne revient qu'une fois en Algérie, en 1951 avec un spectacle sur glace, intitulé « La Valse de l'empereur ». Pas moins de soixante artistes sur la piste, accompagnés par un orchestre vivant… Son enseigne brille encore dans les esprits.

Rex Bormann rejoint ensuite le Cirque Alexis Robba, où les salaires sont plus élevés. Cet établissement de 30 m sur 40 m avait longtemps visité les États d'Afrique Noire: Dahomey, Niger, Congo, Mali… Il arrive en Algérie, par le Mali, en 1960, alors que la guerre connaît ses derniers développements. Pas de représentations du soir, en raison du couvre-feu. Pour les déplacements, le cirque bénéficie d'une escorte militaire.

Carmen Dallau, belle-sœur du directeur, trapéziste, épouse de Freddy Dallau, clown et avant-courrier (la personne chargée de tout préparer en amont avant l'arrivée du cirque dans une ville), se souvient:

« Nous avons visité Mostaganem, Colomb Béchar et nous avons traversé le désert… Sidi Bel Abbés, nous sommes restés bloqués par les événements en 1962. L'OAS nous a protégés. Sans elle, nous aurions été massacrés ».

Le cirque peut rejoindre la Tunisie par voie ferrée. Mais, après l'indépendance, il revient en Algérie, où il circule jusqu'en 1982. La tournée s'établit de façon régulière: Tunisie, Algérie, Maroc, Grèce et retour. Mais la situation se dégrade et la sécurité devient plus problématique:

« On nous jetait des cailloux. Officiellement, les forces de l'ordre algériennes assuraient notre sécurité, mais elles le faisaient très mollement… On a préféré partir ». ■

Un exploit mémorable

Durant la guerre d'indépendance, l'armée française a besoin de distractions. Pour remonter le moral des soldats, désemparés par un conflit qu'ils ont peine à comprendre, le Ministère de la Défense envoie à leur intention de somptueux spectacles. Entre autres, il convient de mentionner l'exploit d'un certain Hubert de Malafosse, qui réussit à monter, en 1961, une féerie sur glace en plein mois d'août, sous un chapiteau implanté sur le Champ de Manœuvres d'Alger. Le spectacle n'est-il pas le domaine de tous les possibles?

Le lion et la sangsue

Jeanine de la Hogue

Voici une petite histoire, parfaitement authentique, en marge en quelque sorte de la saga du cirque. La femme du pharmacien, témoin de l'affaire, a bien voulu m'autoriser à vous raconter cette étonnante anecdote.

Personne ou presque dans la rue ce jour-là. Le sirocco régnait en maître. Une impression de feu dès que l'on tentait de respirer un peu trop fort. Le tintement de la clochette, à la porte de la pharmacie parvenait à peine à tirer le pharmacien et son préparateur d'une sorte de léthargie. Ceux qui entraient, et ils n'étaient pas nombreux ce jour-là, avaient à la main leur ordonnance et l'agitaient en guise d'éventail.

Personne ne parlait, sinon pour murmurer : Quelle chaleur ! » et c'était comme un souffle ultime.

Le silence, aussi accablant que la chaleur, était si pesant que lorsqu'un homme, le canotier à la main, pour s'éventer, demanda d'une voix proprement tonitruante, à voir le pharmacien, ce fut comme si le tonnerre avait fait le tour de la pharmacie, faisant éclater le silence. « Monsieur, il faut que vous me sauviez, je vous en supplie… » Suivit un flot de paroles où il semblait qu'un lion fût en grand danger et que seul le pharmacien pouvait le sauver.

Après avoir accepté un verre d'eau glacée et s'être épongé le visage, l'homme avait assuré qu'il n'était pas fou et il avait raconté plus calmement son histoire, à la vérité très étonnante. Directeur du cirque Amar, installé depuis la veille sur une place de Philippeville, il était aussi dompteur et présentait un spectacle où intervenaient plusieurs lions. L'un d'eux, en buvant de l'eau, avait avalé une sangsue qui s'était fixée à l'intérieur de la gorge. Il avait, depuis, de grandes difficultés à respirer.

« Vous comprenez, Monsieur, qu'il est urgent d'intervenir ». Et, avant même que le pharmacien ait pu placer un mot, l'homme avait ajouté que le lion était sa vedette et qu'il n'était pas question de l'endormir, à cause de la représentation du soir où il jouait le premier rôle.

« C'est un vétérinaire qu'il vous faut », avait dit le pharmacien en se dirigeant vers le téléphone.

Le vétérinaire, aussitôt accouru, avait dit, avec quelque regret, qu'il était bien spécialiste de chiens, de chats, voire de chèvres, de bovins ou d'ovins, mais qu'il n'avait jamais fréquenté ni soigné de lions.

Chacun essayait de trouver une solution, mais en vain.

Soudain, le vétérinaire eut une idée. Il fallait anesthésier la gorge seule, de façon à faire tomber la sangsue, sans endormir le lion. Donc, pour atteindre l'intruse, il convenait d'introduire un médicament en ciblant parfaitement l'endroit.

Dans ce cas, pourquoi ne pas utiliser un roseau, comme ceux que les enfants emploient pour envoyer des projectiles au cours de leurs jeux guerriers. En fait, il s'agissait d'une sarbacane. L'instrument, avait ajouté le vétérinaire, était même utilisé pour certains examens délicats, en particulier des bovins.

L'idée parut géniale et l'on fit chercher un gamin, possesseur de ce roseau adapté. Le pharmacien, pendant ce temps, avait préparé médicament et anesthésiant et l'on se rendit au cirque où le lion se montrait fort énervé.

Le dompteur, entrant dans la cage, avait, par la parole d'abord, puis par des caresses, réussi à faire ouvrir la gueule de son fauve.

Le pharmacien et le vétérinaire, se postant derrière les barreaux, introduisaient le roseau dans la gueule du lion et

soufflaient le produit. Au bout d'un instant, le miracle s'était produit. La sangsue qui « squattait » la gorge du lion avait lâché prise.

On aurait dit, tout d'abord, que l'animal, étonné d'être soulagé, n'osait y croire. Un rugissement faisait bientôt comprendre que l'opération avait pleinement réussi.

Le directeur du cirque ne savait comment montrer sa reconnaissance :

« Faites-moi le plaisir de venir à la représentation de ce soir, avec vos enfants ! ».

Tout était rentré dans l'ordre. Mais ne croyez pas que l'histoire en soit restée là.

Le soir, les enfants et les parents, fort bien placés en bord de piste, attendaient avec impatience l'arrivée de leur héros. « Le voilà, le voilà ! ». Très majestueux, le lion faisait son entrée.

Soudain, il s'était arrêté et fixait très nettement le pharmacien et le vétérinaire. Puis, ayant repris sa noble allure, il avait gagné la piste tout en tournant la tête pour continuer à regarder les deux hommes. Toute la famille, au courant de l'histoire, avait frémi, en voyant l'hésitation du lion à poursuivre sa marche, inquiétude mêlée d'admiration devant cette mémoire si évidente.

Le lion avait manifestement reconnu ses sauveurs. Mais était-il reconnaissant de leurs soins, ou leur en voulait-il de lui avoir fait subir un traitement humiliant pour le roi des animaux ? On ne le saura jamais mais cette question a alimenté longtemps les discussions familiales. ■

Des conférences, tout un art…

Jean Pomier

L'Afrique du Nord avait, outre les tournées théâtrales, une activité littéraire assez intense, comme toute ville de province qui se respecte. Alger, naturellement, s'honorait de recevoir des visiteurs illustres. Jean Pomier qui fut, avec Robert Randau, le créateur de l'algérianisme, ne manquait aucune des conférences et faisait bénéficier les lecteurs de la revue *Afrique* des portraits fort spirituels que lui inspiraient ces écrivains venus de la capitale. Voici quelques-uns de ces croquis.

Conférence ? Ah, que ce terme est difficile à porter ! Vous voyez tout de suite la table, le verre d'eau, le tapis sous lequel deux pieds agités de « mouvements divers ». Lui ? Jaquette de maître de collège ou, au moins, le veston noir passe-partout : tenue correcte !

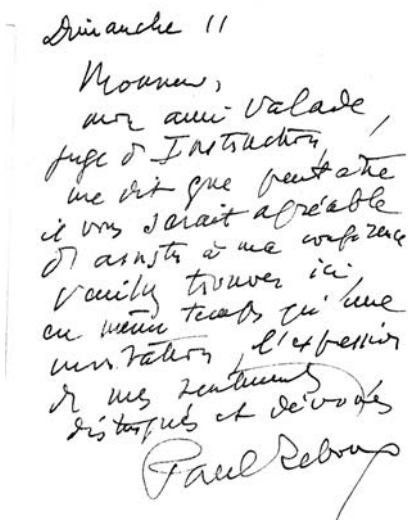
Une sonnerie retentit !… La salle, qui se distrayait en critiquant la voisine, la dame-du-deuxième-rang des fauteuils, le monsieur chauve (là, en bas, tu vois, à côté de cette grosse dondon à fourrure…), la salle a enfin devant elle son bourreau.

Tantôt d'un pas solennel, tantôt rapide et gauche, le « bicho » franchit l'arène (sortie du toril), vise la table… la table d'opération (mais le « patient » est dans la salle !).

Maurice Dekobra, par exemple, traverse d'un pas assuré, prend la carafe, la pose à terre ; on rit déjà. Francis Carco, glissando, se rapproche d'elle, de côté, la frôle d'une hanche mouvante, s'assied et démarre soudain son débit à 120 à l'heure. Claude Farrère défile, noblement, avec le grand pavois de sa barbe ambassadrice, et… met le cap droit sur la table. Il accoste, s'amarre et salue. Puis il crie : « Au rapport ! ». Roland Dorgeles enfin, franchit l'espace par bonds successifs, en colonne-par-un, fait « face-à-droite » et occupe la position. Quant *à* Henri Bordeaux, il entre comme un huissier qui vient signifier un exploit.

Jean Pomier, journaliste et écrivain, un des pères de l'algérianisme.

Robert Randau, entouré des membres du jury après l'attribution du grand prix de littérature coloniale, 1938.



Dimanche 11

Monsieur,
mon ami Valade,
juge d'Instruction,
me dit que peut-être
il vous serait agréable
d'assister à une conférence.
Vous trouverez ici,
en même temps qu'une
invitation, l'expression
de mes sentiments
distingués et dévoués.

Paul Reboux

Et Paul Reboux, me dites-vous ?

Je n'en sais rien, je n'ai rien vu, on n'a rien vu ; on n'a pas été alerté de sa venue, qu'il est là, déjà là, tout simplement, debout : comme un visiteur. Et il n'y a eu ni coup de canon, ni coup de chiqué, ni « pour-le-défilé » : il est là, toutefois, il sourit avec discrétion, et il cause.

Il cause, oui, comme s'il était dans un salon, comme l'on sait encore s'entretenir dans la « Société », sans éclats, sans effets poussés, élégamment, et avec le sourire.

Un ami me dit : « Dans le compte rendu de vos conférences, vous n'omet-

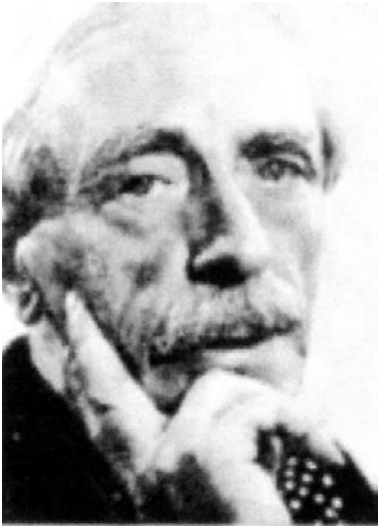
tez jamais de commencer par quelques préliminaires autour de la table que va aborder l'orateur. » Il est vrai, c'est qu'il y a toujours quelque enseignement, parfois aussi quelque « vis comica » dans la manière dont le conférencier se présente. Différente chez chacun, elle est extrêmement significative : le pas, l'allure, le mouvement des bras, la tenue, la présentation, la manière enfin dont il s'assoit, sont autant d'indices fort utiles à la découverte de l'homme.

J'ai noté le pas de valse glissée de Francis Carco ; l'allure évidemment martiale de Claude Farrère ; le déboulé éperdu d'André Bellessort, par exemple. Il y a des entrées hésitantes, d'autres qui sont d'ardentes fuites vers la table, d'autres encore qui font de la scène, une estrade de foire, selon que vous avez devant vous un timide, un nerveux, ou un cabotin. Je n'en ai jamais vu de naturelle…

Si, pourtant, celle de Paul Valéry.

Il n'est pas allé vers la table, il passait sur le plateau, lorsqu'il a trouvé cette table sur son chemin, posée là. Alors, comme il y avait aussi une chaise, il s'est assis, tout bonnement. Et comme il y avait en face de lui des gens venus sans doute pour l'écouter, il leur a parlé puisqu'il en avait l'occasion. Autrement, il n'avait pas du tout l'air d'être venu là pour ça : il passait, vous dis-je… »

Après Tristan Bernard et sa tournure pépère, après la haute silhouette de Louis Gillet – ossamentum ingens ! – voici passer sur champ d'azur (l'azur d'Alger et de cet adorable février en fleur) l'élégante et svelte allure de Pierre Frondaie, citharède.



Paul Valéry.

Citharède ? Je n'exagère pas mon impression. Et nulle flatterie dans cette image. La justifier ? Demandez-le à la bonne grâce et à la grâce de cette belle humanité, bien balancée, aux inflexions et aux nuances de sa voix, et à ces souples jeux d'une main fort belle qui semble, dans les mouvements dont elle entoure les phrases, en soutenir les accords d'une harmonie de cordes.

Recherche ? Non. Office naturel, chez lui, service spontané de la Beauté et du Rythme…

Mais hop ! Voici la cithare par-dessus les moulins. Et tout d'un coup, sur la bouche juvénile, un sourire de grand gosse éclaire d'un printemps subit et tout frais le visage de Pierre Frondaie : une anecdote…, un souvenir évoqué…

« Un jour, à New York… Sarah Bernhardt et ma première pièce… »

Joseph Kessel est un jeune, un vrai jeune. *Un vrai ?* Pourquoi Vrai ? Y en a-t-il donc de *faux ?*

Eh oui ! Kessel m'apparaît un *« jeune en force » :* c'est ça, le vrai jeune. Au lieu que d'autres jeunes (les faux) se présentent au public munis de bésicles de l'âge quinquagésimal, cheveux lissés par un empoi gélatineux, figures d'ouvert-la-nuit, teint de crevés, mains de masseuses pour vieux messieurs, fesse évanouie dans des falzards divagants ; sans épaules, sans pectoraux, sans ossature (ni physique, ni morale ?). Kessel, lui, a du torse, des pognes, de la mâchoire. Il a une belle chevelure foisonnante et lustrée, qui domine les hautes pentes d'un front aux larges entablements… Les yeux, couleur des steppes où ils se sont ouverts à la lumière, sont assez en retrait sous les arcatures sourcilières de plein cintre. Et ce recul est apte à prospecter les étendues solitaires d'où peut surgir le cavalier barbare, le nomade Kirghiz, le voyageur, l'inconnu.

Mais j'aime surtout la chair un peu massive qui engaine et feutre les pommettes dures, le menton carré, et vient heureusement donner à la bouche une généreuse et chère richesse de lèvres… Il parle avec douceur, avec retenue, sans éclats oratoires, sans gesticulation. Une diction un peu en grisaille, mais volontaire : la force captée et qui sait où elle va, n'a pas besoin de tumulte.

Joseph Kessel

Léon Daudet : Or, le Voici : lui, Léon. Intact, complet ; bien en chair et en os. Pas trop d'os, beaucoup de chair, plus de graisse. Léon est gras. Comment peut-on être Daudet et gras ? Jésus, Don Quichotte, Cyrano, Déroulède, furent des maigres idées pures. Lui, Léon, le Pourfendeur, le Massacreur, Léon-le-Terrible, Léon le Frappeur, Léon Daudet enfin, est gras : Daudet, dodu !

Et moi qui le voyais mince comme un apôtre, grand comme un paladin, ossaturé, émacié, velu et chevelu, barbifère toutefois, mais saltatoire comme une flamme inextinguible de punch, enfin avec aussi peu de fesse et de bide qu'un allègre pourfendeur de la Pensée, j'ai devant moi, là, sur la scène, derrière cette table au tapis de Clichy et au verre de Vichy, un gras petit bonhomme ventrouillard, enlunetté, assez décoloré, tassé, rassis, assis…

« Vous connaissez Maurice Bedel ? Je ne veux pas dire l'auteur. C'est évident. Je veux dire l'homme. Eh ! bien, j'ai quelque peine à en esquisser une silhouette suffisamment évocatrice. Non pas que Maurice Bedel soit taillé sur un patron banal, mais parce que dans tout son être et dans tout son comportement, il apparaît et se présente avec juste ce qu'il faut d'élégance, de mesure, de fantaisie et de personnalité pour s'imposer à l'attention, sans la prendre aux épaules pour exciter l'intérêt, sans vous marcher sur les pieds pour marquer son originalité, sans la publicité d'un veston feuille-morte ou d'une cravate pénétrée d'intentions. Quand j'aurai dit que ses cheveux sont un savant exemple d'économie pilaire et de pilarité dirigée, que ses yeux sont bleus, quand il les eut moirés des grâces de Touraine, et que sa rosette de la Légion d'Honneur a la discrétion d'une églantine d'avril en bouton, je n'aurai plus qu'à remiser le crayon du caricaturiste et fermer mon album sans aucun profit.

Au fait, pourquoi aller marauder des profits buissonniers dans un jardin à la Française quand la conférence même…

Mais Maurice Bedel parle.

D'abord, pas une note : il parle les mains dans les poches. Jamais la chaise ni la table ne furent requises de leur service de soutien, de renfort, de pose. Les mains dans les poches du veston, bien entendu. Il n'y a que Tristan Bernard pour les mettre dans celles de son pantalon, et Claude Farrère dans celles de son gilet (et l'impresario dans celles des auditeurs !). Parfois, longues, fines, et très blanches sur le sombre velours-de-fond du rideau, elles sèment, furtives, de papillonnants pétales de gestes, ce qui laisse dans l'air comme un sillage d'esprit, ou de ces prestiges étincelants dont le charme dure encore après vous avoir ébloui. Mais l'artifice en est d'une très grande brièveté, et, chaque fois, servi comme par inadvertance. De quoi, d'ailleurs, comme pour se punir de quelque excès, les mains se remettent vite, bien sagement, dans leur discret abri. Et là…

Que vont-elles nous en sortir ?

Écoutons-le. »

Quant à Georges Bernanos

« Bigre, pas l'air facile, le monsieur. Je crois que ça va barder, entre lui et moi : lui, secteur droit de l'intellectualité ; moi (paraît-il), secteur gauche. Soyons modeste : lui est Bernanos ! Modeste ? Bien, mais attentif. Que dit-il ? Sa voix est âpre, dure, pas d'inflexions ; des trous d'ombre et des plans de clarté. Bouche de bonté, large et pleine ; mais soudain, contractée, amincie pour mieux serrer le trait et qu'il parte avec plus de force ; puis détente de la face. Le trait parti, coup de tête en arrière pour en scruter, avec une joie de sagittaire nu, la portée. Un type ? Assurément. Un Archiloque en prose et veston, un Rochefort qui aurait, en outre de la rosserie, du cœur ; un Léon Bloy par le sarcasme, mais plus décanté : brassé d'un même remous, mais sans les spumosités de l'autre… ». ■

La réforme de l'orthographe

Vue par Cagayous, Musette

Honorable fonctionnaire de l'administration, c'est sous le pseudonyme de Musette qu'il s'amuse à créer le personnage de Cagayous, ce garçon très déluré, à la limite de la bienséance et peut-être de l'honnêteté, mais si drôle avec son langage bien particulier.

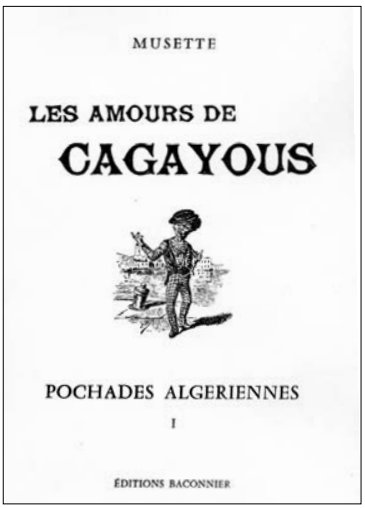
Un homme qu'on se l'appelle M. Renard, je ne sais pas pourquoi, y s'a sorti la fantasie du sanger tous les mots que dans le temps on s'écrivait d'une manière, pour qu'on les fait pluss petits à cause que les enfants mieux y s'apprennent l'octografe.

Pour dire la vérité, moi j'aime pas qu'on traboque tout ça que les anciens y s'avaient enrangé avec des h, des p, des m et pis encore des autres lettres, pourquoi eusses y connaissaient bien écrire et tout, qu'aucun aujourd'hui il est capable de s'aligner à côté.

Alorss, vous vous croyez je sais pas, moi !

Çuilà qu'on y dit M. Renard, esprès pour que tous y se croient qu'il est louette, il a de la tête, du compass, tout ça qui faut : je dis pas.

Cagayous dans un de ses exercices de « tchatche ».



Mais quand même, si on fait ça qui dit, lui, par force le monde y vient fou avant qu'il y vient l'habitude pour écrire les mots en carnaval.

Moi que je m'ai esquinté à l'école des frères pour connaître bien tout ça qu'y a dedans la grammaire et des autres livres que je me garde encore à la maison, même que des fois, à la dictée, zéro faute j'avais – demandez-y si c'est pas vrai à Embrouilloun, à Pasqualette, à Bacora, à Gasparette et à tous – oilà qui faut que je me rentre des autres mots dedans la carabasse pour qui z'y fait f… le camp à les vieux !

Amane ! qué broumitche ! Bouillabaisse véritable !

Ma parole, les mots vieux et les mots stropiés vont se faire une barouffe que pas un y sort vivant.

Moi, si je veux écrire *mendja caga*, *tchalifes*, *salaouetche*, bien comme y commande le dictionnaire, qui c'est qui m'empêche, allez !

Pourvu que tous y comprennent c'est tout ça qui faut.

Des fois quand on s'écrit des mots difficiles, on tombe juste ; des autres fois, il y manque un peu, une miquette d'*m*, un ou deux *p*, une demi-douzaine des *r*.

Pour que les mots y soient propres, moi je me connais un truc que pas un il a encore endeviné.

Quand vous savez pas bien un mot, vous y comptez les lettres, et si une elle s'a tiré du milieu, vous vous la mettez à la queue ou à la tête. Comme ça soi-soi et personne y peut rien dire.

Mais moi à présent je laisse que les lettres elles s'arrangent comme ça l'y fait plaisir. C'est mieur que tout.

Çuilà qu'il est pas content, qui parle : j'y sors les rognons qu'il a dedans la pantcha ! ■

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Voyage en Tunisie, regards d'hier et de toujours

par Geneviève Falgas et Sauveur Farrugia. – Collection Mémoire en images. Éditions Alan Sutton – 25 euros.

Voici un excellent album qui évoque parfaitement, grâce à une illustration bien choisie, un pays qui a toujours exercé un attrait véritable sur ses habitants, mais aussi sur ses visiteurs. De 1900 environ à la fin des années vingt, ce fut la période où les cartes postales connurent un plein développement. Grâce à elles, c'est toute l'histoire de la Tunisie qui nous est contée ici. Il est à souhaiter que cet éditeur poursuive la publication de pareils ouvrages qui sont la véritable mémoire des pays.

1866

par Jean-François et Rémi de Vulpillères. – Éditions Lampsaque.

1866 : cette date marque, nous disent les auteurs, «le début d'une deuxième étape dans l'installation des Vulpillères en Algérie». En effet, depuis déjà dix ans, Auguste de Reydet de Vulpillères et son beau-frère Frédéric de Mouxy, tous deux savoyards, ont mis des capitaux dans une exploitation en Algérie, à Mahelma. Ils y vont fréquemment mais n'ont pas envisagé de s'y installer totalement.

Mais diverses circonstances amènent Auguste à envisager l'achat d'une propriété en Algérie. En décembre 1865, il a loué à Alger un appartement 22, rue de Rovigo, avec son fils. L'appartement a «une belle terrasse qui a vue sur la mer, sur le port et le cap Matifou». Les lettres qu'il adresse à sa femme, restée en Savoie, sont pleines de descriptions d'Alger, de réflexions sur la vie en ville et les travaux qui s'y font : «Le boulevard de l'Impératrice qui prolonge toute la longueur du port d'Alger est magnifique… on m'a dit qu'il coûterait 80 millions… On fait aussi deux bassins du radoub qui coûtent 8 millions. Dans dix ans, le bas Alger sera splendide… On a fait plusieurs chemins de fer. On en fait d'autres maintenant : de Blida à Oran, de Philippeville à Constantine, etc. » Mais tout n'est pas aussi agréable qu'Alger. « À part quelques localités très saines, écrit Auguste, dans toutes les autres, on achète l'air du pays, surtout sur les terres très riches, dans les bas. Les brouillards sont fréquents, les journées très chaudes, les nuits très fraîches. Par conséquent, les matinées et les soirées, on prend facilement des fièvres, si on sort à toute heure, si on fait des excès, si on boit toutes sortes d'eaux, si on se nourrit mal, si du soleil on passe à la rosée. En outre, nos maisons sont mal placées, peu habitables. » Il note aussi : « À Alger, tout est hors de prix… tout est plus cher qu'en France, même ce qu'on exporte en France… Mais, à mesure que l'on s'éloigne d'Alger, on a tout à meilleur marché. Le raisin, à Aumale, se vend un sou le kilo. » Alors qu'à Alger, le kilo se vend de 12 à 14 sous. Ces quelques extraits sont un exemple de l'intérêt de cet ouvrage qui, grâce à la correspondance animée des époux Vulpillères, nous fait toucher du doigt la vie quotidienne en Algérie, telle que la connaissaient ceux qui n'avaient pas hésité à quitter leur univers familier pour tenter l'aventure.

Pour Auguste de Vulpillères et son fils, il s'agit de rechercher un domaine à acheter et les relations d'affaires ne sont pas toujours faciles. Il faut être sur ses gardes avec tout le monde. Auguste et son fils observent les réalités agricoles avec lesquelles ils vont être confrontés. Cet ouvrage est très détaillé sur la période de recherche du domaine et de l'installation, grâce à la correspondance des époux. Peu de familles ont eu la chance d'avoir ainsi une source authentique d'informations sur l'implantation de ses ancêtres. Et cela va au-delà du simple intérêt familial car l'histoire de tous y puise de précieux renseignements. Merci aux auteurs et, en particulier, à notre ami Rémi,

d'avoir partagé avec nous le récit qui enrichit notre connaissance d'une époque révolue.

Les Pilotes d'Alger

mémoire de Joseph Palomba, de Georges et d'Edgar Scotti. – 52 bd Lascrosses 31000 Toulouse.

Ce petit opuscule a été fait en mémoire de l'œuvre des officiers de la station de pilotage d'Alger, de 1852 à 1962. « L'arrivée d'un navire, dans n'importe quel port de toutes les mers du monde, est un spectacle unique, toujours renouvelé… Par temps calme et ensoleillé ou sous les assauts du vent et des embruns déchaînés, c'est toujours et partout dans le monde une de ces frêles vedettes, à la cheminée frappée de deux ancres enchevêtrées qui aborde sous le vent du bâtiment à rentrer. Alors que le navire glisse encore sur son erre, le pilote suit attentivement les manœuvres du patron à la barre pour placer sa « pilotine » au sommet de la lame qui mettra l'échelle de corde, tendue depuis une écoutille, à portée de sa main. C'est, aussi, l'instant où il saisit prestement, à la volée, la corde rugueuse qui lui permettra, par les coursives des entreponts, de rejoindre la passerelle… Plus grand est le bateau, plus difficile en est l'approche du havre, durant sa progression au milieu d'autres unités, embossées sur leur ancre en rade, ou amarrées sur coffres, à l'intérieur des jetées. À Alger, port enfermé derrière ses jetées et brise-lames, l'escale ou l'appareillage n'étaient pas dénués de risques, en raison des câbles qui franchissaient les musoirs, de l'exiguïté du plan d'eau, de la présence des chalands, remorqueurs ou barges citernes. Ceci sans omettre les hydravions, les redoutables effets du ressac et la présence d'épaves dans le port ou en rade, notamment pendant et après la Seconde Guerre mondiale… » On aura compris, par cette présentation d'une entrée au port, la complexité et la beauté de ce métier de pilote. Ce rôle si important était pourtant assez mal connu. C'est pourquoi ce petit ouvrage nous permet de mieux connaître ces hommes qui, avec simplicité, accomplissaient chaque jour de véritables exploits. Que ces auteurs soient remerciés pour ce devoir de mémoire qui est une leçon pour tous.

Naissance et disparition d'une communauté juive, Ferryville (Menzel, Bourguiba)

par Haî William Berreby. – Mémoire de Notre Temps. – 20 euros.

Le 22 novembre 1995, William Berreby soutenait son mémoire de maîtrise et c'est ce mémoire fort intéressant que nous présentons ici. « Lorsqu'on parle du judaïsme tunisien, on ne doit pas le considérer comme un bloc monolithique mais comme un ensemble de communautés plus ou moins importantes, ayant chacune sa spécificité. » La présence des Juifs en Tunisie est attestée dès le sixième siècle avant J. C. Ils ont connu la domination romaine, puis celle du Califat arabe de Bagdad et celle des Almohades et des Hafsides. En 1881 est instauré le protectorat français. Toutes ces périodes sont étudiées très scientifiquement et l'on y apprend des détails fort intéressants. Un document à avoir en bibliothèque.

Un colon parmi tant d'autres

par Charles Gonzales. – Mémoire de Notre Temps. – 18 euros.

« Tout prêt d'arriver à la fin de ma vie, je me décide à raconter les événements qui ont traversé mon existence. On aurait dû m'appeler *Trompe la mort*, car elle m'a frôlé plusieurs fois de très près ; mais, peut-être béni des Dieux, j'ai réussi à me sortir de nombreuses situations difficiles. » C'est ainsi que Charles Gonzales commence son histoire qu'il raconte en quatre parties : l'enfance et l'adolescence, c'était la guerre, les années de galère et la France est grande et généreuse. Le titre du livre, très modeste, reflète bien la franchise de son auteur.

Sous le ciel bleu d'Alger

par Jean-Louis Martinez. – Mémoire de Notre Temps. – 17 euros.

En sous-titre : Capitale de la France combattante. Ce roman est une chronique de la vie à Alger d'une famille, avec ses joies et ses peines, rythmées par la vie politique et l'histoire de ces années où Alger était devenue la capitale de la France combattante.

Zavatta